

Michèle Voltaire Marcelin



Michèle Voltaire Marcelin, comédienne, peintre et écrivain, est née à Port-au-Prince en 1955. Elle a vécu en Haïti, au Chili et aux États-Unis et réside maintenant à New York. Depuis son adolescence, elle suit l'exhortation de Baudelaire en s'enivrant de poésie...

«Peindre ? Rien dans ma formation ne me prédisposait à la peinture. C'est elle qui m'a saisi au vol et m'a prise d'assaut. Je ne choisis pas mes thèmes ; ils me choisissent. Parfois, c'est le passé qui revient comme fétiche, mais il y a aussi des incitations fortuites qui trouvent en moi un état de résonance approprié. Cela peut se déclencher à partir d'un poème, d'une image vue au hasard, d'une mélodie entendue quelque part. Alors, je manipule ma pâte et mes couleurs, j'imprègne ma toile, je l'incise, et en travaillant, j'attends un signe. Souvent j'entrevois quelque chose qui pourrait être une image et qui m'est révélée par la suite dans le cheminement du travail. Le poète Machado dit que le chemin se fait en marchant. « Se hace el camino al andar. » Parfois, le chemin est heureux et je me retrouve avec le bâton du sourcier à la main qui me mène directement au trésor, à la source. D'autres fois, je me trouve devant une route barrée. C'est dans le travail qu'il faut chercher une réponse. »



Violetta - La Désenchantée

La Désenchantée

- extrait -

J'ai rêvé de Lélian à la Tête de l'Eau. J'oublierai bien des choses et les choses m'oublieront, mais comment oublier l'amour de mes treize ans. Celui qui a bouleversé l'horloge de ma vie.

J'ai la mémoire à fleur de peau. Traces de caresses ou de coups, ma peau ne garde aucun secret. Tout apparaît en relief, lisible pour tous. Une vraie peau pour aveugle, à lire avec les doigts. Plaisir et pénitence. Avec mes ongles, je traçais jusqu'au sang, le nom de Lélian sur mes cuisses et glissais ma main sous la jupe bleue de l'uniforme, pour caresser des doigts, le contour des lettres incisées dans ma chair.

Il m'avait accrochée au détour d'un regard. C'était un jour de fête. Quelle fête ? Il pleuvait ou il ne pleuvait pas. Je ne me souviens pas de la couleur du ciel. Il me regarde. Je le vois. Et de cette seconde d'éternité, je garde l'éblouissement de cette image. C'est lui. Tout en violence. Tout en refus, à l'écart de cette fête. Silhouette efflanquée, sans chaussettes, chemise ouverte. Au milieu de tous ces beaux jeunes hommes parfumés, aux plis de pantalon impeccables. *Viens petite fille*. Il a une voix de mise en garde. Et dans ses yeux, il y a du feu. Un incendie sans porte de sortie. Je suis étourdie, folle, perdue. Je vais brûler. Je brûle. L'univers vole en éclats et il est la cause de ce mystère. Il m'a attrapé par le bras. *Viens petite fille, embrasse-moi*. Et en dépit de mon indignation. Non. De quel droit. Insolent. Sur ma bouche. Un baiser, que malgré ma peur récitée comme une

leçon, il n'est pas concevable à cet instant qu'il puisse finir Mon Dieu, et que je rends. Et un rendez-vous que j'accorde. Et je sais déjà que j'offre mon âme au diable. Perdition. Perdition. Parce que milles subterfuges, milles mensonges me seront nécessaires. Une petite jeune fille de bonne famille qui a rendez-vous avec un voyou. Jésus Marie Joseph. Vous vous rendez compte. Ne vous étonnez pas si bientôt, c'est le mur des lamentations par ici. Oui. On peut prédire qu'il va déluger des larmes bientôt.

Et un jour. Dans sa pièce aux murs nus, à peine à l'abri du ciel. Un jour de presque personne, un jour de lui et moi, sa bouche a étouffé toutes mes inquiétudes. Baisers sans murmures, langues fondues, confondues, entre cette enfant sans poitrine et ce bandit à moitié nu. Le matelas mince était posé par terre dans cette chambre où passait un souffle de vent. Je gardais dans mes paumes une odeur de danger. Suc amer et visqueux de caimites, collant à mes doigts. Et pour ce dévoyé entré dans mon cœur par effraction, ma soif ne s'est point passée.

Et mon amour qui doit être puni
Mon amour et mon innocence
Mon amour est ma souffrance
Mon amour est mon paradis...



Mal-aimée

Amours & Bagatelles

L'amour, c'est que tu sois pour moi le couteau avec lequel je fouille en moi.

F. Kafka

La Vraie Vie

Dans la vie de Lola, il y avait eu un suicide, un divorce, une infestation de puaises. Ils avaient dû exposer tous les matelas au soleil pour s'en débarrasser. Il y avait eu la naissance de sa soeur Rose aux trois yeux. Heureusement elle était mort-née, et on gardait son foetus dans un bocal. Plus tard, il y eut des errements amoureux, suivis de scènes avilissantes; une fois, son mari allant la chercher dans un bal criminel où elle dansait dans la pénombre au bras de son amant. Et puis des maladies qui traînaient derrière elles le désespoir; la grand-mère Félicité noyant ses souffrances dans l'eau de vie, refusant de montrer au medecin le crabe qui lui rongait l'anus, mais hurlant sa douleur à la lune comme une chienne. Pourtant, s'il vous prenait l'envie de le lui demander, et si elle était dans un de ses moments de sincérité, elle vous avouait qu'aucunes de ces occurrences n'avaient eu de conséquences aussi décisives sur sa vie que son histoire avec Jean.

C'était un amour magnifique et extravagant. Vieux comme le monde. Fluide comme le temps. Lui-même, en souriant, disait qu'ils s'aimaient depuis deux siècles.

Pour elle, n'existaient que le temps d'avant lui et celui d'après. Le premier si court qu'il ne lui restait en mémoire que des souvenirs d'enfance. Le second temps rempli de cet *évènement*. De cet amour *tous-vices toutes-conditions* dans lequel elle s'égarait jours,

nuits et mois, dans la même atmosphère où tendresse et cruauté s'entremêlaient. Les années se confondaient dans une prétendue éternité où s'enflammait cette passion qui dépassait le décorum auquel les autres essayaient de la réduire.

Si, à peine sortie de l'enfance, elle avait cherché cet homme, l'avait elle cherché, ou était-il venu à elle ?

Si elle continuait à le rechercher avec cette impatience irrépressible, tout en maintenant des amours parallèles, c'était parce que depuis toujours, *seculo seculorum*, et par la grâce du ciel, elle savait que la moitié d'elle même, qui lui donnait des ailes, demeurait en lui.

Elle l'avait donc toujours aimé. Quoi qu'il lui soit advenu dans la pauvre vérité de sa vie, c'était la seule constante. Une habitude devenue exigence et dépendance. L'esclavage consenti de ce fil rouge qui l'attachait à lui entre le ciel et la terre.

Comme presque toujours avec les histoires d'amour, celle-ci était née par hasard, et de gestes imprévus. Décembre qui était pour les autres une période de joyeusetés était à ses yeux un mois noir, marquant une autre année de solitude. L'air mélancolique dans un bal de salon, elle était distraitemment occupée à compter les mouches tandis que toutes ses camarades dansaient sur un air, qu'était-ce encore? Un boléro ancien. Une mélodie sentimentale :

Tu n'as pas changé/Tu es toujours ce jeune homme étranger...

L'air sentait la sueur et le parfum. Les lampions colorés trouaient l'obscurité. Les conversations amoureuses fleurissaient dans tous les coins tandis que tourbillonnaient les étincelles des allumettes du Bengale dans le jardin. Soudain, sans l'avoir vu arriver, il était là, devant elle, *Mademoiselle* ? Rien que de très banal jusqu'à présent dans cette scène. Mais il dut se passer quelque chose d'irréparable parce qu'à la fin de la soirée, Lola fut à jamais changée.

Le souffle de cet homme dans son cou, la chaleur de sa main, étoile à cinq branches, lui brûlant le milieu du dos... toutes ces sensations lui communiquaient un secret, indicible mais qu'elle sentait dans sa chair, ses os et son sang : celui que sur son corps, sur toute sa peau, les mains de cet homme lui apporteraient le repos. Voulant croire sans

preuve le bonheur possible avec lui, par espérance, par impatience, elle était tombée dans son lit. Elle avait été détournée de toute prétention à une vie tranquille à l'arrivée de cet homme dans sa vie. Ce qui l'attachait à lui était cette sensation de vide irrémédiable si l'autre, qui semblait répondre à toutes les attentes et à tous les désirs, disparaissait. Chacune de ses absences lui paraissait une perte irréparable. Comme si elle s'était vue soudain seule et abandonnée sur une île. Lui, au début, avait accueilli cet amour avec plaisir mais sans étonnement, tellement son long passé de conquêtes l'avait habitué aux passions qu'il éveillait dans les yeux et le cœur des jeunes filles ; acceptant leurs hommages avec une indifférence superbe, les regardant après l'amour comme autant de choses inutiles, les faisant fuir d'un froncement de sourcils comme des tourterelles pourchassées. D'elle, c'était sa façon d'aimer, si entière et si profonde, qu'il n'avait trouvé chez personne d'autre, qu'il aimait.

Elle l'aimait furieusement, avec un élan excessif, sans contrainte et sans pudeur. Il ne la rendait pas heureuse. Il empêchait qu'elle ne le soit avec un autre. Adroit à lui faire du mal, il la heurtait souvent. La froissait avec des paroles malheureuses, des gestes brusques. Rejetait sa tendresse pour ensuite la caliner comme une enfant, lui offrant son affection sans jamais se livrer. Elle mettait tout son orgueil à garder ces blessures secrètes, mais cet amour la tuait à petit feu. Qui pourrait expliquer jusqu'où peut aller l'amour ? Parfois, la passion des amants ne prend fin qu'au bord de la folie. Presque au point de non-retour. Mais commençons par le commencement, et laissons parler Lola.

En 1955, cette terrible année de souffrance de 1955, tous ceux qui se désolaient de la sécheresse qui s'étendait sur le pays et étaient réduits à manger du tuf puisque rien ne poussait plus dans ce pays de malheur, se seraient réjouis de voir pleurer ma mère. Le torrent de ses larmes aurait lissé la terre craquelée et remontait le cours de la rivière, reverdit les herbes sauvages et les feuilles amères qui avaient ballonné le ventre des enfants affamés la saison précédente.

Elle s'était mise en croix en travers de la porte pour empêcher mon père de passer, lui crachant des menaces d'une mort annoncée, du sol qui allait se fendre pour la recevoir dans son chagrin. *Terre ouvre toi, terre fends toi. Tu vas voir, tu vas voir. Mon âme à*

Dieu, mon corps aux chiens, ma vie allée au vent... Elle se signait en hoquetant *Mon Dieu, Mon Dieu...* Et elle pleurait. Et toute cette eau qui s'échappait de ses yeux inondait sa robe, dégoulinait sur le carreau luisant de la cuisine, coulait dans les rigoles trop pleines menaçant de noyer tous ceux qui gémissaient misère dans leurs boîtes en carton. Tout se brouillait, devenait fluide. On ne pouvait plus dire *Ici finit la terre, là commence l'eau*, et si cette histoire avait eu lieu dans un autre pays, il y aurait un petit garçon qui ferait flotter un bateau en papier dans le caniveau, mais ici on ne gaspille pas le papier, fut-il papier journal, vous savez bien qu'on en use pour boucher les trous des murs. En attendant, c'est le déluge, la maison est devenue une île, bientôt il nous faudra construire une arche.

Ma mère pleure. Et le murmure continu de ses larmes est si dense qu'il est impossible qu'on ne l'entende pas sur la terre entière. Si elle était fontaine, des jeunes filles au pieds nus, grâces déguenillées, se précipiteraient vers elle pour recueillir l'eau de ses yeux dans des vaisseaux émaillés, des gobelets en plastique, des cuvettes cabossées en aluminium. Ici, où les sources sont taries, nulle d'entre elles ne diraient *Fontaine, je ne boirai pas de ton eau*. Mais ni lumineuse ni Wallace, elle n'est qu'une femme aux yeux gonflés, grosse d'un minuscule têtard qui clapote dans son fluide amniotique. La cause de ce présent drame.

Mon père ne semble pas se soucier de ce torrent. Indifférent au déluge, il retrousse les jambes de son pantalon pour ne pas les tremper dans les flaques d'eau, passe au travers des bras de ma mère, détachant ses mains qui s'accrochent à lui, ses ongles, griffes d'oiseaux qui s'enfoncent dans sa chair, et sort.

Maurice ne pars pas. Les menaces deviennent gémississements. *Maurice revient*. Mon père ne se retourne pas.

Les hommes, dit-on, et on a peut-être raison, n'aiment pas les femmes malheureuses. Surtout si c'est eux qui causent leur tristesse. Mon père, en cela pareil aux autres, il n'y a donc pas lieu de s'étonner, à la moindre larme, préférerait se réfugier entre les cuisses d'une Didine, Rosita ou Alina quelconque, qui demandait si peu et qui riait beaucoup. *Ab, amor de mis amores, vamos a gozar*, devait-elle dire d'une voix chantante, en l'entraînant vers le lit. Tout cela pourrait passer pour de l'égoïsme. Passons pour ne pas lasser.

Ma mère était d'une jalousie à brûler des églises, à écorcher vif des enfants, à dépierrer les murs de sa maison. Mais elle restait vaincue devant ces filles toutes jeunes qui n'avaient d'autre ambition que de rendre heureux mon père. J'ai rencontré une de ces Alina un jour, et malgré son sourire, je l'ai tout de suite haïe. Parce qu'elle était belle et qu'à cause d'elle, ma mère avait les paupières d'un rouge perpétuel.

Je ne sais pas ce qui avait provoqué cette dernière scène.

Un rien allumait l'étincelle inquiète dans les yeux de ma mère, faisait flamber cet essaim de guêpes espagnoles dans son coeur. Un billet étoilé de fautes d'orthographe, oublié par mégarde sur le chiffonnier.

Et elle ne sait même pas écrire Maurice. C'est une sotte. Sotte à pleurer Maurice. Un nom dit pour un autre dans un moment d'abandon au milieu de l'amour.

Qui est cette Didine ? Rosita ? Alina ? Encore une putain. Une belle salope. Et cette fois ? Quelle était la proverbiale goutte d'eau qui a fait déborder le vase ? L'odeur d'une autre femme, sa sueur ou son parfum sur le corps, le sexe de mon père ? Mais je m'é gare, je rêve, j'hypothèse. Ce qui est certain et la vérité vraie, c'est que dans sa colère, elle a crié que l'enfant qu'elle portait, cet enfant dans son ventre, n'était pas le sien. Mon père a ri. *Je ne te crois pas Marie Thérèse, tu es folle.* Ma mère n'a pas cillé. Ensuite il a dit : *Réfléchis bien à ce que tu dis Thérèse.* Alors, de sa bouche, à voix basse, un à un, elle a égrené des détails. Mon père s'est levé et dans ses yeux, l'orage. Et dans un silence venu mourir dans un autre silence, il s'est habillé, a passé ses chaussures, s'est dirigé vers la porte. Et c'est alors qu'elle a commencé à pleurer.

Après le départ de mon père et du plus loin qu'il m'en souviennne, il n'y eut plus que des voix de femmes dans cette maison ancienne. Les cris, les chuchotements qui sont restés dans les cloisons de notre demeure ont ce ton aigu, grave ou sévère que je peux assortir aux photos de ces mortes collées sur mon miroir. Les voilà toutes ces femmes qui ont coloré les jours de mon existence, cette lignée de femmes dont je suis descendante. Mon aïeule Sélitane, baptisée Julia, je vais tout vous dire, avait mangé la terre d'Afrique avant de boire l'océan qu'elle traversa avec la cour du roi Béhanzin. Dans son grand âge, elle devint aveugle, et longtemps sa mélopée, litanie répétée de continent en continent, et que ma fille ne transmettra pas à ses enfants, flottait à travers la maison. Elle était âpre comme une pie voleuse, grapillant tout ce qui n'était pas assujetti par des clous. Enfouis-

sant ses pauvres trésors dans une boîte en carton qu'elle gardait jalousement sous son lit, pour inspecter à loisir ses richesses avant de s'endormir. Après la mort de cette femme frustrée, illétrée, qui maniait en virtuose le nerf de boeuf, on retrouva, parmi des chiffons de papier sans valeur, un coeur en argent ciselé, terni par les années, où étaient inscrits le mot « Bonheur » d'un côté et les initiales entrelacées G.S. de l'autre.

De passage aux Antilles, elle avait fait la connaissance d'un certain Gaston Sarogance, propriétaire d'un débit de boisson, dont elle avait subi le plaisir dans l'arrière-boutique chaque soir que le bon Dieu avait fait, jusqu'à ce qu'elle fut grosse. Il se débarassa d'elle en l'envoyant en bâtiment à l'autre bout de notre île et en promettant de l'entretenir elle et son enfant. De cette petite femme-pintade, noire et grise, naquit ma grand-mère Félicité. Grande. Belle. Si grasse, qu'elle déplaçait son poids d'air en marchant. Brise qui soulevait la poussière et les feuilles fanées.

À seize ans, sur le chemin qu'elle empruntait pour aller à l'école, elle semait derrière elle des espoirs, dettes qui demeureraient impayées. Les hommes en bavaient. Une flamme claire brûlait dans leurs yeux. Des poussées de désir brusques déchiraient leurs pantalons et provoquaient une migraine telle qu'ils se précipitaient vers la pharmacie la plus proche acheter des analgésiques.

Alcantère Debramme, un vieux monsieur couleur-cadavre qui avait l'apparence d'être riche, avait même perdu la tête et était un jour venu demander sa main.

Félicité, née et nommée pour le bonheur, avait préféré, par quel voeu irréfléchi ? demander l'amour d'Anselme en cadeau de mariage. Anselme aux souliers rafistolés avec de la ficelle, toujours un cahier sous le bras, une plume derrière l'oreille, avait volé son coeur avec des poèmes qu'il lui envoyait par dessus la barrière. Petits papiers roulés en boule où amour rimait avec toujours et coeur avec bonheur. Les paroles s'envolent, les écrits restent. Madame Julia avait dit *non, non et non*, ayant des ambitions plus hautes pour sa fille. Face à ce refus, le coeur de Félicité était devenu un jardin de ronces. Épinés sèches. Deux ans, elle porta un deuil d'amante pour cet amour contrarié, jusqu'au jour où elle aperçut Anselme accroupi près du mur, se soulageant d'une indisposition soudaine. Elle n'était pas si délicate, mais cette colique avait été provoquée par un abus de figues volées. La marchande avait pointé Anselme du doigt et Félicité ne pouvait pardonner la gourmandise de son poète. Elle aurait peut-être encore regardé vers Alcantère De-

bramme, mais le vieux monsieur, abandonné comme un gibus après le bal, s'était consolé avec une *Primerose* du quartier et n'était jamais plus repassé devant la barrière. Quant à Anselme, je vous le dis dès maintenant, puisque nous n'aurons plus l'occasion de le revoir, des années après que le temps eût calmé les médisances, il avait vieilli seul avec ses poésies devant l'unique étagère de la boutique de sa mère où se cotoyaient de l'huile de foie de morue, du *Frosoforme* pour la mémoire, de la pierre d'alun pour reserrer la vulve, du *Cafénoïl* pour la migraine, des titos roses et des piroulis qui se ramollissaient sous leurs fines feuilles de plastique rouge. Au dessus de lui, les deux gravures, le gras *Je vendais au comptant*, le maigre *Je vendais à crédit*. Qui aurait voulu vendre à crédit ?

Le coeur libre de Félicité refléurait avec l'arrivée d'Estime Placide qui possédait la maison dans laquelle naquit ma mère Marie-Thérèse Lorette Placide qui tomba amoureuse folle perdue de mon père. Maître Derville, puisqu'il était avocat, Maurice pour les intimes. Ils furent heureux. Quelle épitaphe. Car après les premières années, les choses changèrent. L'amour n'est-il pas toujours une merveille à l'entrée de la fête ? Ma mère, ma pauvre douce, était trop fragile pour ne pas souffrir des conséquences du charme de cet homme dont le sourire attirait les tourterelles.

Marie-Thérèse aimait Maurice, et Maurice se laissait aimer jusqu'à la lassitude, par cette fille mince au regard triste qui buvait ses paroles, s'appropriait le paysage reflété par ses yeux, humait l'air même qu'il respirait.

Mon père aimait rire et chanter, boire et danser. Il avait sa table réservée dans tous les cafés de la ville et une bouteille marquée au nom de Monsieur Maurice à la portée de main de chaque barman.

Portrait de mon père en jeune marié.

Un soir, avec un groupe d'amis, il se laisse séduire par une promenade en dehors de la ville. Chacun sa chacune, ils se réveillèrent dans un bordel de province en plein midi. Dans ce temps-là, il avait encore scrupule à chagriner ma mère, et essayait diverses belles paroles à lui offrir en consolation. Un des amis, un colonel, lui offrit de l'enfermer dans la prison du bourg. Seule façon de sortir de ce mauvais pas. La même soirée, le bruit courait que Maître Derville avait été arrêté. On parlait de dénonciation, d'actes subversifs... On fit savoir à ma mère éplorée qu'il lui faudrait faire des démarches auprès du

colonel pour libérer son mari. Elle eut si peur qu'elle eut une défaillance et tomba assise sur un réchaud. La cotonnade mince de sa robe fut trouée par les charbons enflammés. Cris. Lamentations. Glaçons pour refroidir les brûlures. Il riait en racontant l'histoire. Ma mère n'a jamais su la vérité.

Donc en cette effroyable année de 1955, sans tambours ni trompettes, aidée par sa mère et une sage-femme, Marie-Thérèse accoucha d'un enfant de sexe féminin. Elle garda le lit longtemps avant les *relevailles*, dans l'espérance que mon père reviendrait. Espoir déçu.

Quelque temps après, on me trouva un parrain et une marraine et on me baptisa Lola. C'est un nom de pute. Aussi me voilà. Ma mère avait menti. Je suis bien la fille de mon père. J'ai hérité de son égoïsme. La passion amoureuse qui m'emporte à chaque fois avec la même violence vers des hommes si différents les uns des autres, est celle de mon père. L'impétuosité qui me caractérise est la sienne. Nous partageons le même goût de l'aventure, et nous sommes si obstinés, la brutalité de notre entêtement est telle qu'une horde de chevaux sauvages ne pourrait nous détourner d'un plaisir que nous nous sommes promis. Et en vous parlant des histoires d'amour et de mensonges de mon père, je vous parle aussi des miennes. De mes amours, il y en eut de scandaleuses, de secrètes, et l'une d'entre elles particulièrement cruelle. Certaines ne furent que bagatelles. Il y eut aussi des histoires sans âme et sans grâce. Une s'achevant alors qu'une autre était en train de naître. Tout cela pour en oublier une seule. Car à chaque fois, je me rendais compte que jamais une autre histoire ne compterait autant pour moi que celle que j'avais vécue avec Jean. Mon corps le disait à mon esprit, mon esprit répondait à mon corps, et je comprenais même au coeur des aventures et mésaventures avec d'autres hommes que jamais plus je ne connaîtrais ce moment insupportable, ce déchirement, cette violence qui menaçait non pas les autres, mais moi-même : l'absence de Jean.

On aime toujours ce qui vous fait souffrir. Il paraît qu'un tourment amoureux est pareil à tous les autres. Il faut laisser passer le temps. On ne meurt que la première fois. Les autres fois, on pleure. Ensuite, on fait passer le goût de l'homme parti avec un autre. Combien faut-il aimer de corps pour en oublier un seul ? Croyez-vous possible que l'odeur d'un homme persiste à travers le temps ? Je connais, je me souviens de ce corps, j'ai aimé cette peau, cette odeur de tabac. Et le parfum de l'absence est si fort que jamais je n'ai eu besoin de fumer et de m'imprégner les poignets de son eau de cologne

pour le rendre présent, le faire revivre en moi. Mais tout s'efface, tout finit par s'exorciser. Il s'agit de recouvrir les souvenirs douloureux par d'autres, moins importants plus répétitifs, plus quotidiens. Comme on recouvre des ordures de feuilles sèches. Mais que je vous raconte.

C'était au commencement du monde, quand la terre était encore plate, que cette histoire s'est déroulée. Vous le savez bien ou le devez savoir, qu'elle traite d'un amour malheureux. Les amants heureux n'ont pas d'histoire. Le moment où l'amour ou le coup de foudre va se produire ne se distingue en rien des moments plus ordinaires et plus innocents. Il n'y a pas de présage, de signe prémonitoire. Pourtant dans ce temps sans temps, dans l'univers immobile, j'aurais pu dire le jour, l'heure et la minute et la seconde où je l'avais rencontré. C'était un vendredi. Un 13. Dans l'année la plus longue qui put exister sur terre. Et dans ma mémoire, c'est ce jour-là que tout commence.

Je rencontre Jean et plus rien ne sera comme avant. Jean avec son visage sculpté, ciselé, tel que je n'en ai jamais vu de pareil. Il marche avec ses mains croisées derrière son dos. Et quand il sourit, c'est le soleil. Il était marié, donc inaccessible, mais j'en étais absolument éprise. Et je me suis forgée toute une histoire dont il n'y a que moi qui me souviens. Je l'ai aimé, je suis partie, je suis revenue. Je ne sais plus combien de fois je l'ai quitté. À chaque fois avec la souffrance d'une noyée. Enveloppée d'algues, mes poumons se déchirant par manque d'air, éclatant à la surface de l'eau. Je l'aimais souffle coupé. Je le fuyais pour respirer. À chaque fois, pleurant les morts successives de cet amour tandis qu'il souriait, en me répétant que lui ne me quittait pas.

Quand je le rencontre, j'ai quinze ans. J'ai quinze ans et je suis au bal. Jean n'est qu'un inconnu au sourire tendre dont le regard croise celui de l'adolescente un peu frêle qui fait tapisserie en robe et sandales bleu-sirène. Cérémonieusement, il m'invite à danser. Par pitié ? Gajeure ? Émerveillement dans les bras de cet homme. Moi qui ne connais que ceux des garçons de mon âge, je suis troublée, grisée, affolée dans les bras de cet homme qui a, a-t-il trente ans ? un âge très ancien. Et quand la musique s'arrête, je refuse d'être libérée de son étreinte. Pour l'amour du ciel, je veux qu'il me garde prisonnière à vie. Je me rends, mon Dieu, je suis coupable, je me soumetts à lui. Il sourit, dit merci, mais je suis toujours là, accrochée à lui. Impossible de se dégager. Alors, dans le bref silence entre deux chansons, il me dévisage soudain comme jamais je n'ai été regardée auparavant. Terre nouvelle. Découverte. Et je lis dans ses yeux le signe et la promesse :

le désir et le désir déjà exaucé. Il s'était rapproché de moi, et dans un moment où tous les autres avaient disparu parce que j'étais devenue aveugle et sourde, un moment si bref que je l'avais peut-être rêvé, il murmura des paroles dont la couleur différait de celles que j'entendais ordinairement. Un *J'ai envie de toi* dit quasiment sans respirer. Des mots qu'à quinze ans je n'avais jamais entendu et qui viennent secouer ma vie ensommeillée. Et ce vague sourire avant de s'en aller. La voix triste sur le disque entonnait : *Si je t'ai fait de la peine, en te quittant ce soir-là / Sans un mot sans un regard même pour apaiser ton émoi...*

Nuit sans sommeil, peuplée de rêves. Peuplée de Jean. Le lendemain, je le cherche dans toute la ville. Tout le jour et sur tous les visages, je cherche Jean.

C'est qu'une grande folie d'amour souffle sur mon adolescence. J'ai quinze ans et un coeur d'opéra. On y joue toujours un drame, une tragédie tropicale. L'amour est pour moi un mélange troublant de sacrifice, d'exaltation et d'euphorie. Je veux être Phèdre, Bérénice ou Cyrano et je ne fais que rivaliser de délire avec Alfredo. Me voilà devenue celle qui aime les autres à en mourir. Et je les aime tous. Ces faux Rimbaud, ces faux Verlaine. Avec une affection souvent intempestive. Sans réciprocité exigée ou attendue, et même parfois en dépit de leur indifférence affichée.

Je me voulais d'une disponibilité totale et relevais le défi devant leur tiédeur, dans le désir persévérant de les rendre amoureux. Et ces histoires banales, avec ces jeunes hommes dont aujourd'hui je reconnais l'égoïsme et la légèreté si évidente, je les embellissais, par fierté, par bravade, ayant l'orgueil de vouloir vivre des aventures exceptionnelles. Ambitions déçues, intrigues toujours recommencées sous leur déguisement illusoire. Cérémonies inutiles. Jusqu'à Jean. Jean qui avait reconnu cette faille en moi et allait devenir le bourreau désiré qu'attendait cette victime consentante. C'est par lui que j'ai appris à souffrir en souriant. Je crois tout ce qu'il me dit. C'est un prodige de sensibilité et de vérité que cet homme. Il ne ment qu'à sa femme. Je réserve mes mensonges à ma mère. Jean me donne des leçons particulières. Je me suis mise en tête d'apprendre le piano et le samedi, quand Madame est absente, avec la couverture jaune du Hanon bien en évidence sur le vernis noir de l'instrument, je m'évertue à faire le plus de fausses notes possible tandis que Jean promène ses mains sur moi. Il s'agit de tromper la vigilance des bonnes qui pourraient écouter à la porte et rapporter un silence suspect. Parfois, c'est lui qui se met au piano et je suis entre ses genoux. Quand c'est de nouveau mon tour sur le tabouret, le staccato de La Valse Indienne est le seul rythme qui résiste à ses assauts et

que j'arrive à maîtriser. Aujourd'hui encore, c'est le seul morceau que je puisse jouer de mémoire. Je l'ai jouée jusqu'à l'épuisement cette valse, tandis que sa bouche et ses mains jouaient à d'autres jeux. Je ne sais pas quel type de rapports il entretenait avec celle que j'ai toujours appelée Madame. Elle me semblait d'un âge aussi ancien que Jean et ne m'intéressait pas.

Se doutait-elle de ce qui était en train de se passer chez elle ? Ce n'était sûrement pas la première aventure de Jean. Je n'étais pas sa seule élève, et je n'avais pas le monopole de sa tendresse. Mais c'était la plus imprudente de ses liaisons. Et comme tous les amoureux, nous étions exhibitionnistes. Nous nous dénoncions sans le savoir par le tremblement de nos mains, nos regards complices, nos sourires esquissés, furtifs, trop vite réprimés. Par des frôlements que nous croyions imperceptibles et qui étaient des indices pour tous les autres. Révélation aussi précises et terribles qu'un cri d'amour « Te amo » aria vibrante, chantée par une soprano sur scène. « E finita la commedia. » L'année suivante, sans avoir appris les sonates que jouaient ses autres élèves dans les récitals du lycée, je pris l'habitude de le rencontrer dans la chambre d'un ami. Je séchais mes cours et le rejoignais l'après-midi. La chaleur de nos corps nus se mêlait sur le matelas sans draps dans cette chambre de célibataire. Il met la radio. Il m'embrasse. Jamais on ne m'avait embrassée comme cela. Il me dévore de baisers. Il me mange la bouche. Il me mange moi entière, ma chair, mon corps. Pas un morceau de moi qui échappe à sa bouche, à ses lèvres, à ses dents, à sa langue. Festin de cannibale. Il mordille, suce, lèche, déchire, me marque de ses dents. Il touche à tout, pille et dévore. Vorace, avide. Mais j'avais beau vouloir me fondre dans le corps de Jean, mon corps encore si frêle lui en refusait l'entrée.

Ce qui s'était passé ensuite, et qui s'était répété de nombreuses fois tout au long de cette année de perte, j'aurais préféré ne pas m'en souvenir. Mais la première humiliation acceptée fut quand il m'ordonna de faire l'amour avec un autre avant de revenir. Auquel de mes anciens amoureux délaissés allais-je demander ce service ? Du reste il me le refusa. Je revins tête basse encore vierge dans ce lit où Jean, entretemps, en avait défloré d'autres. Mais quelle importance ? De lui, j'aurais tout accepté.

..... À suivre

derniers jours d'avril
les arbres étaient lourds de fruits
nous mangions des mangues
nos lèvres et nos mains tachées de sirop jaune
et chaque soir la pluie

ta jambe m'ancrait au lit

je n'oublie pas la misère au dehors mon amour
je n'oublie pas
l'eau déserte
le lit de pierre
au fond de la rivière
les vers luisant dans le ventre des enfants
la faim qui grogne comme un chien
je n'oublie rien

dans le noir
les voix à la radio et tes yeux
prophétisent des malheurs de fin du monde
mais ton étreinte éloigne ma solitude
et fait frémir des ailes d'oiseaux
tout au fond de mon coeur



Amours & bagatelle

L'amour fou

*«Non, l'amour n'est pas mort en ses yeux et cette bouche
qui proclamaient ses funérailles commencées.
Mon amour n'a qu'un nom, qu'une forme...»*

Robert Desnos

Un homme m'attend sur le seuil de sa maison, une arme à ses côtés. Un homme seul, assis à l'ombre et que je vois à peine, mais dont je reconnais tout le corps, les yeux fermés, à son odeur. Il promène ses yeux sur moi, tend les mains, et m'enlace si près, si près, que je ne peux voir son visage. Je vertige. Je chavire. Et quand je lui ouvre ma robe, je jette en même temps mon âme à ses pieds. Il suffit à justifier mille hérésies, et dans ses bras, je perds le dieu de mon baptême et jusqu'à la mémoire d'autres prénoms d'amour.

La nuit enfante des merveilles. La lune est déchaînée, pleine et ronde. Les lucioles s'allument une à une comme des étincelles. Voilà l'ombre et la lumière séparées dans le jardin plein de senteurs. Je suis cet homme dans sa chambre. L'eau claire de la lune baigne le lit à travers les rideaux. Des feuilles sèches d'eucalyptus, froissées entre les draps, me saoulent d'un parfum sombre. Il m'embrasse et dit mon nom. Le conjugue de paroles aussi douces que vulgaires, aussi vulgaires que douces. Ses mains rugueuses remontent mes jambes jusqu'à trouver ce triangle, nuage noir de mon désir où je dis oui, et encore oui. Et il y a sa bouche et le feu de sa langue qui me ravagent. Il me met en croix, lèche la trace humide sur la soie du slip. Il dézippe et dégraffe, écarte mon plumage, ordonnance mon corps. Viens que je te fasse mal. De face et à l'envers. À l'envers et de face. Viens que je t'apprenne des manières sous tes jolis frou-frous. Et de face et de pile, et de pile et de face. J'ai les bras déployés, les cuisses en delta et mon sexe est d'amiante.

La pierre ponce de sa langue me lèche le fri-fri. Et je gémiss mon syllabaire. B-a-ba du plaisir. J'accordéonne mes soupirs. Je m'envivre à sa queue. Je la suce et la suce et lorsqu'elle m'envulve, elle touche à mon coeur. Crée en moi un vertige. Elle qui seule peut éteindre en moi cet orage quand il me garde ouverte, coule en moi et m'inonde. C'est un désir long et brûlant qui mêle bouches et membres, une douceur qui entre en moi et soudain me déchire. Je gémiss à tout va la chanson, des couleurs chantent en moi et je fais des prières inversées. Je ne reconnais plus ma voix qui crie. Ah, quelle insolence, cet amour qui récidive. Feu sous la cendre. Vous me croyiez mort et me voilà pourtant. Dans ce lit aux draps usés, éclairé par la lune, il m'a prise sans faire halte, enserré ma taille de ses jambes. Arbre étouffé par des lianes. Au rythme de ma chair et de mon plaisir, remous et secousses au milieu de son lit. Balance, cadence. Écartelée et gémissante, je me laisse mourir telle une bête lasse.

Mensonge

Ils m'ont menti, ceux qui m'ont dit qu'un jour je serais plus tranquille. Ils m'ont trompée. Rien ne meurt avec l'âge. Ni l'envie d'amour, ni celle des baisers. Et mon coeur fou me fait parfois oublier ce corps encombrant alourdi par les ans. Si facilement séduit pourtant, si passe de trop près un homme aux yeux trop doux. Et je tréssaille du même désir, cent fois retrouvé, quand un danseur me chavire, ses doigts agraffés à mon cou. Quelle chaleur soudain m'envahit à un éclat de rire ? Me donne envie de mordre à pleines dents ces lèvres heureuses ?

Ils m'ont menti. Je ne fais deuil de rien. J'ai dans mes jambes des envies de courses à perdre haleine dans les broussailles inondées de soleil, vert et ciel mélangés, cheveux défaits, épaules nues au vent. Des envies de culbutes aux membres emmêlés. De baisers dont la saveur serait celle de la pulpe des mangues et m'empliraient la bouche de leur sirop de miel. D'une langue qui aurait la fraîcheur de l'eau d'une fontaine. J'ai des envies

de sexes durs comme du verre. Des envies de peau chaude et d'aisselles dont je lècherais le sel, et plus bas encore dans l'odeur de fougère. Je rêve à la brûlure si douce du sable à la plante des pieds. Du cri arraché au plaisir comme celui de l'oiseau soudain désencagé. J'ai dans mes mains des envies de caresses, dans mes oreilles le doux gémir qui suit une nuque frôlée.

Et vous passez sans me voir, laissant flotter autour de moi votre parfum de bête libre. Sans savoir que mes yeux vous ont déjà appuyé contre ce mur et mes bras ont cadencé votre corps. Que je vous ai de la tête au pieds, comme une menthe, sucé. N'avez vous pas senti mes doigts dans vos cheveux ? Et du plus loin que je me garde, très loin de vous, lorsque je vous regarde, ne sentez-vous pas cette jouissance qui roule en moi ?

Vous ne savez donc pas qu'ils m'ont menti, ceux qui m'ont dit qu'un jour je serais plus tranquille ?

Désirs

C'était le temps d'amour où les hommes se confondaient. Tous à ton image. Tous à ton prénom. Tu avais jeté mon coeur et je traînais dans la rue en attente de caresses. Et les passants, je les racolais selon le jour, la pluie, le temps. La tristesse à fleur de corps, mes yeux à pierre fendre et j'y mettais du noir, et eux me mettaient sur le dos. L'univers réduit à ce lit où je m'accordais le plaisir de ne dire que oui. Les dents serrées pour ne pas pleurer. Toujours tes initiales au fer à marquer sur ma peau. Ce désir en couteaux croisés sur mon coeur. Et du fond de moi, je t'appellais, du fond de ma mémoire. Seul ton nom à se briser dans ma gorge, comme vague frappée au rocher. Tous ces corps que je choisisais, ces amants de hasard à qui je disais *Aime-moi Aime-moi, Ne me parle pas.* Et je me croyais avec toi.

Ah, t'aimer toujours me fut tourment. Toujours cette blessure. Toujours flèche

décochée. Flambée de sang violet. Et je rêvais comme d'autres, d'amours plus faciles. À peine un nuage, l'eau qui glisse tranquille, ou dans un billet doux, *Je t'aime Moi aussi*. Ce n'était pas écrit. Nuage s'il y avait, annonçait la tempête et l'eau nous inondait. Pour nous, toujours il a saigné sur la Carte du Tendre.

Chaque nuit sur la scène
d'un amour majuscule se meurt
Violetta

Je viens boire sur ta bouche
un parfum d'opéra
et perds l'éternité
à te vouloir saisir

Dans les haies de ronces où tu m'as caressé les seins, ah doux, doux pour la première fois et me voilà en flammes, ma robe prête à tomber, égarée en plein midi. Je t'ai pris la main et l'ai mise sur mon coeur qui bat en démesure. Et puis dans le silence de la chambre, la porte ouverte à deux battants comme j'ai fait de mon coeur, de mon corps, je t'ai pris et tu m'as prise. En ce temps de désir quotidien, tu m'inventais des extravagances et ma complaisance était sans bornes, ma chair consentante. Fondue en caresses, chuchotant mes désirs tout bas dans l'étouffement de l'oreiller, les reins creusés par l'envie que tu inscrivais sur ma peau des signes d'amour, hiéroglyphes sur la page de ma peau. Et finalement, enlacés ventre à ventre, queue contre la fente violette, de ma gorge s'échappait quel bestiaire ? Tour à tour hurlements de loups, roucoulements de tourterelles, entrecoupés de mots de toute éternité murmurés doucement *Aime-moi Aime-moi Je veux tout Viens*. Puis vint le temps de l'amertume, et nos corps dépareillés s'en furent par d'autres chemins. Tu t'habillais de lâchetés, moi je prenais mes larmes pour bouclier. Et quelles paroles irréparables jetées au milieu de la nuit que tu renieras au petit matin ? *Trois fois non Je n'ai pas dit cela*. Mais tu as tes yeux de remords et avide de trouver une nouvelle raison de souffrir, je me mets à pleurer ces chagrins secrets et cette jeunesse qui s'en va.

La lune s'est brisée sur ma tête
Et mon sang bleu d'encre coule de ma veine ouverte

Ma plume se promène sur mon corps

Chair privée d'amour

Chair privée de chair

J'entends battre tes pas qui s'éloignent de mon coeur

Et tu me fais la solitude au fond du lit, le dos tourné. Et tu me manques déjà. Un peu, beaucoup, insupportablement. Je regarde la nuit devenir jour, le jour changer encore en nuit, et me voilà au milieu de ce lit où je suis venue mourir avec mon ventre qui brûle.

L'amour a fermé mes yeux à clé

Pauvre mendiante aveugle au coin d'une rue

Enfermée dans sa nuit absurde

J'entends rire au soleil

des petites filles qui jouent aux osselets

Requiescat en pace

Ah, que ne puis-je te dire les mots fous qui me viennent à la bouche ? Les mots fourmis-rouges sur le sucre de ma langue. Tous ces mots incendies, ces mots couchés en travers de la nuit pour conjurer l'adieu ?

Que ne puis-je trouver ces paroles-clefs pour m'introduire dans ton sommeil, réveiller ce désir en toi, le broder à la main au milieu de la nuit ? Pour que peau contre peau, ta bouche contre ma bouche, même souffle suspendu, tu entres en moi, t'enfonces en moi, lance, épieu, fer, feu, sang et me chevauche avec pour seul licou, mes cheveux enroulés à ta main. Me fasses courser une folle cavalcade contre le mur, l'encoignure de la porte et quand tout est fini, que cela recommence dans ces draps où toutes les positions de l'amour ont laissé leurs traces. D'autres eurent les orangers en fleur, l'odeur de citronnelle flottant légère dans l'air, il te resta cet oiseau maigre, blessé à l'aile. Il y a de cela bien longtemps. C'était un temps de solitude, mais ta jeunesse je l'ai gardée pourtant dans le souvenir de mon corps. Et dans mon coeur, tout ce qui touche à toi me devient une romance quand l'été s'abandonne.



Portrait de famille

Marie-Judith

Ma mère est morte en couches. C'est un secret de famille mais il a été mal gardé. Il s'est ébruité, éventé. Oui ; il est devenu du vent. Il s'est faulfilé dans l'air, s'est s'éparpillé, a passé à travers la gaze des rideaux et fait voler comme des mouches cet assemblage de mots bourdonnés d'oreille à oreille, venus mourir aux miennes dans un chuchotement. Je suis une orpheline-née. Enfant non-désirée. Selon les rumeurs, ma mère s'est retrouvée mystérieusement enceinte l'année de ses quinze ans. L'année de toutes les duperies ; l'année des promesses non-tenues. Ils se trompaient tous. Monsieur, Madame, les deux filles...

Mensonges. Mensonges. Un vertige de mensonges. Le père et sa maîtresse, dilapidant l'argent du ménage. La mère, les yeux flous, sirotant les liqueurs en cachette. La soeur aînée, la Jacinthe mal-aimée, mariée avec ce fou d'Alphonse Bourelli, et qui prétendait être heureuse alors que tout le monde savait bien qu'il ne l'avait jamais touchée. Mariage non-consommé. Mariage aussi blanc qu'avait été sa robe de mariée. Et le tourbillon bleu des mouches à merde qui bourdonnaient. Marie-Judith, la fille d'Amédée et de Nirvah Prospère est morte en couches. Ma mère est morte en couches. Son sang glissant en rivière, de la couverture de plastique installée sur le lit pour l'occasion, jusqu'au sol parqueté d'acajou. Rosanna, désemparée, essayant d'endiguer le flot, épongeant le plancher et la flaque de sang qui se déployait à ses pieds. Rosanna dans un hurlement appelant *Madame Amédée Madame Amédée...* Pas précipités dans le couloir. Quand ses parents entrent dans la chambre quelques instants plus tard, Marie-Judith est sans doute déjà morte. Et c'est un père fou de douleur qui l'emporte dans ses bras en dévalant les escaliers, qui la dépose dans sa voiture et fonce à l'hôpital. Rosanna reste muette, distraitement touchant les fleurs de sang caillé sur les draps. Le drame est consommé. La souffrance commence. Il faudra tracer une ligne rouge entre l'avant et l'après.

Hortensia

Hortensia Nerval apparut toute nue dans l'embrasure de la porte. Esquissant un pas de danse, elle entra au salon en criant très fort *Musique Musique*. Les mains papillonnant au dessus de sa tête folle, elle tournoyait sur elle même jusqu'au vertige. Elle chantait *Lalala* et elle dansait. Pâle et molle, sa peau fripée flottait autour d'elle comme la gaze défraîchie d'une moustiquaire, comme une robe blanche toute plissée, une robe de mariage fanée, tachée de bleu. Il y eut un moment d'effarement. Les couples qui dansaient au son de *Amor Amor Nacio de mi Nacio de ti Nacio del alma...* demeuraient immobiles, figés dans leur poses. Georges perdait le souffle, suffoquait. Il s'élança vers elle, bafouillant *Maman Maman Viens Maman*, en lui tenant les épaules, essayant de son mieux de cacher sa nudité, mais la vieille dame résistait. Éblouie par ces lumières et cette ambiance de fête qui lui avait rappelé sa jeunesse, elle regardait autour d'elle, un rouge de merthiolate saignant sur sa bouche édentée, le regard flottant et perdu discernant vaguement la silhouette des hommes, elle fronçait les sourcils de contrariété. Ses mains tremblaient. *Laisse moi tu me fais mal, je veux danser*. Georges avait cet air des gens qui souhaitaient de toutes leurs forces disparaître. Peut-être mourir. Il tira sur les bras de sa mère pour la forcer à sortir. Et puis soudain, il y eut un choc sourd. Il avait glissé sur le parquet trop ciré en entraînant la vieille femme. Ils se débattaient entre le canapé et la table basse. Il y eut des rires étouffés mais l'évènement scandalisa plusieurs personnes. Celles qui d'un air affairé disaient *Pardonnez moi mais il est tard nous devons partir*, et les autres qui avant de trouver l'excuse qu'elles cherchaient, s'esquivaient. Seule était restée Rose.

Charité

Monsieur Célestin remettez-moi mon drap. Monsieur Célestin remettez-moi mon drap. Oh, Monsieur Celestin ! Oh !

Sans desserrer les dents, Célestin tirait le drap des mains de Charité et traversait la cour d'un pas vif, la tête droite.

Madame ! Madame ! Voila monsieur Célestin qui va encore monter sur le balcon !

Sans s'arrêter, le drap blanc sous le bras, Célestin rentrait dans la maison et grim-pait l'escalier. Il commençait à sourire en arrivant sur le balcon. Hors de souffle, il poussait une petite table contre la porte pour être bien tranquille. Il dépliait le drap et enveloppait son corps nu à la manière d'une cape. À chaque fois qu'il voyait passer une écolière, ou une jeune marchande sur le chemin caillouteux, il ricanait doucement, ouvrait les pans du drap et hurlait *Dracula ! Dracula !* en exhibant son membre immense et dur. Nadine Célestin mortifiée envoyait alors Charité à l'étage. *Eh bien, allez donc, c'est pourquoi je vous paie.* Charité, les larmes aux yeux, se demandait ce qu'elle avait bien pu faire au Bon Dieu. Parce qu'après toute cette excitation, monsieur Célestin allait passer sa rage sur elle et sur le balcon même. Madame Célestin prenait son chapelet et faisait comme si elle n'entendait pas les assauts répétés de son mari sur la petite bonne.



Invité d'honneur

Adieu

«*Je prends congé des morts, mais pas pour les oublier.*»
Saramago

Parfois, j'ai des nuits empoisonnées de cauchemars...

J'erre à travers un grand jardin saccagé par le vent. Des aboiements déchirent le silence. Un chien me poursuit. Un chien noir, pelé, famélique. Il me poursuit et il gronde féroce, canines offertes. Je perds ma route et me retrouve pantelante, affolée, devant une grille rouillée que j'essaie vainement de pousser. Une odeur d'angoisse, aigre, phosphorescente, m'envahit... Je suis trempée d'urine et de sueur...

Par la porte entrouverte de la chambre, je vois Nestor venir à moi. Il revient fréquemment la nuit, en grand mystère, dissiper mes mauvais rêves et hanter ma pensée. Un parfum de miel et d'alcool le précède ; un souffle grisant, presque écoeurant, de figues trop mûres. Une nuée de papillons jaunes, annonciateurs de grands changements, voltige autour de lui. Son visage reste fardé de leur poussière incandescente. Il ne dit rien. Il ne dit jamais rien. Il s'assied au pied de mon lit. Ses bras sont des épines vertes qu'il enroule en collier autour de mon cou...

C'est par un hasard, un pur hasard que j'ai rencontré Nestor Bragamance. Dans la chaude odeur d'une fête où j'avais été entraînée le jour de mon anniversaire *Viens Tu ne peux pas rester seule Viens t'amuser*. Les gens se préoccupent de mon bonheur. À la demi-clarté des lampes, les couples dansaient, et moi je m'ennuyais. J'ai farfouillé dans une pile de disques et j'ai trouvé ceux de Ferré. Tu te rappelles Nestor ? J'ai changé la musique et tout s'est arrêté. Et tu es venu. *Qui ose ?* Tu as dit *Qui ose ?* Et c'était moi.

Je t'ai rencontrée par hasard,
ici, ailleurs, ou autre part.
Il se peut que tu t'en souviennes...
Sans se connaître, on s'est aimé,
et même si ce n'est pas vrai,
il faut croire à l'histoire ancienne...

Je me souviens Nestor. Je me souviens de cette nuit passée dans ta petite voiture bleue. Nous avons déserté la fête, et nous avons fait la fête à deux, la nuit de ma fête à moi. J'avais dix-huit ans cette nuit là.

La nuit tourne autour de moi tel un manège. Elle s'arrête et se transforme en cette autre nuit où j'ai crié ton nom en touchant la place vide dans mon lit. Cette nuit où je t'ai attendu jusqu'à l'aube. Je me suis accroupie sur les draps défaits dans l'attente illusoire de te voir revenir, réparaître, et enfin j'ai cédé au désir de sommeil. Et quelle est cette voix qui m'appelle dans le petit jour pour me rappeler ton absence ? Pourquoi s'est-il levé ce jour, pourquoi ? Au milieu de la nuit, un rêve, rien qu'un rêve. Mais tu ne reviendras pas dans ce petit jour blême. Avec toi est passé mon passé. Où est-il mon passé ? Noyé dans cette nuit, égaré par mégarde ? Comme ces mots qui s'effacent de l'écran de l'ordinateur et il faut tout recommencer. Mais il y a mille détails oubliés...

Un baiser. Il y avait eu un baiser banal et quotidien. Un baiser *à plus tard*, un baiser *je reviens*. Mais quelles étaient les dernières paroles ? Le dernier regard ? Pas celui que j'ai jeté sur ton visage à l'hôpital. On n'avait pas voulu que je te vois d'abord et j'ai dû supplier l'infirmière. *Comment vous croire ?* ai-je demandé. *Comment croire qu'il est mort si je ne le vois pas ?* Et elle a eu pitié, et derrière la vitre j'ai vu ton visage et comment l'oublier ? Le dernier regard que l'on jette sur l'homme que l'on a tant aimé. À quoi servent les yeux sinon à pleurer ?

Je revois notre chambre. Peinte aux couleurs de lumière. Couleur des papillons de la Saint-Jean. Tu es né en Juin et tu disais souvent *Quel beau cadeau d'anniversaire, cette nuée de papillons jaunes...* Tu n'es pas revenu dans cette chambre. J'ai tout emporté un jour de cette pièce. J'ai tout ôté. Et un soir, je me suis retrouvée seule dans une chambre vide, dévastée par ton absence. Et je me suis couchée à même le sol pour brailler mon malheur dans cette chambre de supplications, d'amour, d'attente vaine.

Ô mon amour au goût d'orange,
écorce amère dans ma bouche.
Ô feuilles séchées.
Je me souviens d'un jour de Juin ;
je me souviens.
Comment rester dans ce lit jusqu'au petit matin ?

La balle t'a percé le coeur. Un petit point rouge. À quoi sert le coeur sinon à compter le temps de ton absence ? Je n'ai ni froid, ni faim. Je ne vais pas répondre au téléphone. Je n'ouvrirai pas les lettres qui m'attendent sur la table. Je ne songerai pas aux nuits anciennes. Parce que ton souvenir me revient avec une telle violence que je me lève pour déchirer tes photos et effacer ta voix sur d'anciennes cassettes. Et je ne veux voir personne. Pourquoi dire ma peine à ceux qui passent ? Le couteau dans mon coeur ? Pourquoi gaspiller mon souffle et ma parole ? Car le jour recommence. Les gens vont et viennent. J'ouvre le journal sur tous les malheurs du monde. Et le soleil se lève inéluctablement, le pâle soleil de Mars qui recommence le supplice épouvantable du temps qui passe. Comment ose-t-il passer ? Qui ose ? Je vais dire *Qui ose ?*

Les jours qui ont suivi ton absence, ces images sont venues habiter mon obsession malgré moi. Derrière mes paupières cousues à l'envers, petits losanges de satin rose aux points de fil blanc, se cachent des scorpions, des blattes, des cancrelats. Et de ces insectes que j'écrase à chaque cillement, coule un jus noir et épais. Mélasse amère. Larmes vénéneuses dont l'acide me ronge les joues

Alors, j'ai fait silence autour de toi, silence. J'ai fait silence et encore silence.

Je revois tes mains sur le clavier du piano noir. Que j'oublie tout, sauf cela. On peut tout oublier. Tout ce qui est resté en suspens, interrompu : une partition indéchiffrée sur la table, un disque posé sur le phono, l'odeur âcre des bains chimiques dans la chambre noire, les photos de mariages suspendues, épreuves accrochées, attendant ton retour...

Même l'eau de noix de coco, mise au frais pour se rafraîchir après l'amour ? Les patates douces boucanées que nous mangions quand nous n'avions rien, rien que l'amour et l'eau. Et tu en faisais un festin. L'eau de coco devenait du vin, et les patates de l'amitié, on en faisait un miracle : il y en avait toujours assez pour tous ces amis qui remplissaient cette maison de musique et de bruit. Que j'oublie tout sauf la découverte à deux de Paris. Et le soir où nous avons raté le train et nous avons passé la nuit sur un banc à Juan

les Pins. Et Venise au petit matin et la forêt d'Amazonie. Le pèlerinage à Saut d'Eau, les tangos de Gardel et les fados de Lisbonne. Et en Grèce, il y a eu une coupure de courant à l'hôtel ce soir-là, et tu m'as laissée seule pour aller à la taverne. Et les escaliers de la grotte de Capri. Et ces nuits passées à écouter le cri rauque du saxophone et les mélodies du piano dans les volutes de fumée et les rires, dans tous les bars de New York. Et je n'oublierai ni les colères ni les larmes, ni les drames. Les *Tu m'aimes ?* demandés à deux heures du matin ; les portes claquées, et les retours ; les *Pardon, pardon mon amour...* Combien de vies dans notre vie ?

Alors qu'il n'y ait pas de prières sur ton nom. Qu'on ne chante aucun chant que ceux des fêtes. Je refuse tous chants funèbres, toutes prières sur toi. Ton nom est ma prière. Et que m'importe s'ils ne comprennent rien, que m'importe ? Qui dort seule le soir ? Que vais-je faire dans cette nuit plus longue qui m'enveloppe chaque jour ? Que vais-je faire de ta mort sinon une chanson, un long poème ? Allez, cette pièce est jouée depuis longtemps. L'amour dont tu m'avais parée se fane et tombe en poussière.

Nestor est encore venu ce soir et, tantôt visible dans la lumière, tantôt caché dans l'ombre, il m'a semblé, en dépit de son silence, terriblement vivant.

À l'aube, j'ai enfin sombré dans un sommeil sans nuages. Quand je me suis réveillée, une fine poussière d'or poudrait les draps.

